

Marie-Ann Yemsi

Consultante culturelle et commissaire d'exposition indépendante, Marie-Ann Yemsi est diplômée de l'Institut d'études politiques et titulaire d'un master en Sociologie des relations internationales de l'Université Paris I-La Sorbonne. En 2005, elle fonde Agent Créatif(s), un atelier de conseil en art contemporain et de production culturelle, orienté depuis quelques années vers la promotion des artistes émergents du continent africain et des diasporas. En 2015, elle a signé l'exposition « Odysées Africaines » présentée au Brass à Bruxelles. Elle a récemment été nommée commissaire de la 11^e édition de la Biennale de Bamako.

**« Je me considère
comme une
passeuse »**

Commissaire de « L'Afrique à l'honneur », un focus proposé dans le cadre de Art Paris Art Fair 2017, Marie-Ann Yemsi nous raconte ce projet ambitieux.

«Il est intéressant de noter qu'il y a énormément d'artistes parmi les producteurs culturels qui s'engagent sur le continent africain»

Pour commencer, quels sont vos liens avec l'Afrique ?

Mes liens avec l'Afrique sont assez visibles – ou pas d'ailleurs. Ma mère est allemande, mon père était originaire du Cameroun. Je suis métissée, née en Allemagne et j'ai passé mes jeunes années au Cameroun, que nous avons quitté pour la Tunisie. De là nous sommes arrivés en France, avant de repartir vers d'autres pays. Mes liens avec l'Afrique sont liés à ma multi-appartenance à différentes cultures.

Comment en êtes-vous arrivée à vous intéresser au travail des artistes africains et de la diaspora ?

Je me suis tout d'abord interrogée, dans le cadre de ma formation, sur la rareté, voire l'absence d'informations disponibles sur l'Afrique, et notamment sur les cultures issues de ce continent. Puis, lorsque j'ai créé ma structure (Agent créatif(s), en 2005), on m'a demandé une étude sur les artistes afro-américains, et c'est par ce projet que je suis revenue vers le continent africain. Je me suis documentée et je suis aussi entrée en contact avec des artistes, commissaires d'expositions et producteurs culturels. Plusieurs années ont passé avant que l'on ne s'intéresse à ces artistes en France et qu'un projet ne me soit demandé. Il m'a ainsi fallu plus de trois ans pour produire « Odysées africaines ». C'est d'ailleurs suite à cette exposition, qui fut un véritable déclic pour lui, que Guillaume Piens, le directeur artistique de Art Paris, m'a proposé de prendre en charge ce focus. Ces artistes, alors, n'étaient guère dans l'air du temps, on ne les regardait pas, et c'est pourquoi je me considère avant tout comme une « passeuse ». C'est un travail pédagogique, en effet, d'expliquer que l'Afrique est un continent de 54 pays, avec des contextes complexes et extrêmement divers. Il ne faut pas prendre cette méconnaissance avec arrogance : il convient de décortiquer, être méthodologique et, aussi, donner envie.

Les galeries de ce focus seront réparties dans la foire et non pas réunies en plateforme comme c'est souvent le cas. Pourquoi ?

Nous ne souhaitons pas faire de ce focus un regroupement. Il me paraissait extrêmement réducteur, voire problématique, de regrouper les galeries dans une espèce d'effet de ghetto. À Art Paris, nous avons tout de suite été d'accord pour que les 20 galeries du focus soient positionnées selon le secteur qu'elles auraient choisi. Il est vrai que, dans le secteur « Promesses » – un secteur soutenu par la direction de la foire à hauteur de 45%, qui regroupe des galeries de moins de 6 ans – seront présentes un certain nombre de galeries inscrites dans le focus, mais la raison en est assez évidente : le paysage artistique est en grand changement sur ce continent, avec l'arrivée de nouvelles galeries qui font un travail remarquable. Ce dont je me réjouis en ces temps de repli et de crispation identitaire, c'est du dialogue qui va pouvoir se nouer entre des galeries d'Europe et du continent africain qui, finalement, font toutes le même travail : défendre ces artistes.

Quels sont les projets spéciaux autour de ce focus ?

Il y aura tout d'abord la Black Box, un espace inédit au Grand Palais dédié à une programmation vidéo en boucle, d'une heure, et que j'ai intitulée « Les territoires du corps ». Le corps, car c'est ce qui relie à l'Histoire, à nos histoires et à des territoires : c'est à travers lui que transitent nos expériences et que l'on tisse nos liens au monde. En s'emparant du corps – qu'il soit sujet, objet ou support de leur création –, les artistes multiplient les questionnements et procèdent à une archéologie du temps présent, qu'elle se situe aux confins de la mémoire autobiographique ou dans l'exploration de problématiques politiques et sociales. Associant des langages visuels très différents, cette programmation thématique témoigne de la grande richesse de la production d'œuvres vidéo, d'images animées et

«Je rêve du jour où les artistes africains seront invités dans les institutions artistiques françaises au même titre que les autres»

d'expérimentations filmiques provenant du continent africain et de la diaspora.

Hors les murs, il y aura également une journée de rencontres qui se déroulera le 31 mars à La Colonie, un espace de pensée libre et indépendant fondé à Paris par Kader Attia. Sous le titre « Habiter les frontières », il s'agira de proposer d'autres perspectives sur ce continent, ces Afriques diverses et ouvertes, à travers les regards croisés d'artistes, producteurs culturels, chercheurs, institutions, collectionneurs engagés qui interviennent en France et sur le continent. Il s'agira de réfléchir à comment faire ensemble et comment renouveler les discours sur l'art contemporain du continent africain et des diasporas, en s'inspirant de la pensée d'Édouard Glissant et de cet « accolement des mondes »...

Y a-t-il des tendances qui se dégagent au sein de ce focus ?

Avec Guillaume Piens, nous avons noté l'émergence de la génération née dans les années 80. Elle va être extrêmement présente, avec de jeunes artistes dont certains ont déjà une belle carrière : je pense au *solo show* de Mohau Modisakeng qui va être proposé par Whatiftheworld. Mohau représentera l'Afrique du Sud aux côtés de Candice Breitz lors de la prochaine Biennale de Venise. On aura aussi, je l'espère, des confrontations avec des artistes de générations plus anciennes : nous sommes très heureux de la présence de October Gallery, une galerie pionnière en Europe qui a très tôt travaillé avec ces artistes dans une dimension historique.

Au-delà du focus Afrique d'Art Paris, Paris accueillera ce printemps plusieurs manifestations dédiées à l'Afrique. Que pensez-vous de cette effervescence ?

On me demande parfois si cette effervescence n'est pas une sorte de réaction opportuniste du marché. Moi je n'aime pas le mot « opportuniste » : je pense qu'il y a une actualisation qui est faite et qui tient compte du retard français. Bon nombre des artistes que je côtoie, mêmes jeunes, sont déjà dans les collections de très grandes institutions muséales comme la Tate ou

le MoMA... et ici, on me demande encore d'épeler leur nom ! C'est à chaque fois un petit choc pour moi. Effectivement, il y a un grand travail d'actualisation qui est en train de se faire et qu'on ne peut trouver que positif.

Est-ce que cet intérêt nouveau en Occident à l'égard de la production artistique provenant de l'Afrique crée une dynamique spécifique sur le continent ?

Il est intéressant de noter qu'il y a énormément d'artistes parmi les producteurs culturels qui s'engagent sur le continent africain. Je pense à Addis Photo Fest, créé par Aida Muluneh, une artiste à la carrière internationale qui a démarré aux États-Unis avant de revenir en Éthiopie. Je songe aussi à Barthélémy Togo, artiste camerounais connu en France et dans le monde entier, qui a créé Bandjoun Station dans son pays d'origine, une fondation-centre d'art qui comporte également un volet d'agriculture raisonnée ! Wangechi Mutu, artiste internationale depuis très longtemps basée à New York, a annoncé pour sa part qu'elle retournait au Kenya, son pays d'origine... Je ne dis pas que c'est une lame de fond, mais il y a un mouvement très important soit de retour, soit d'engagement. Je veux aussi citer Sammy Baloji : internationalement reconnu, il vit entre Bruxelles et le Congo et participera à de grandes expositions dans les deux années à venir. En parallèle, il s'est engagé à travers le Centre d'art Picha à travailler sur place et à préparer la cinquième édition de la Biennale de Lubumbashi qui aura lieu à l'automne 2017. Évoquons enfin Michael Armitage, 33 ans, dont la carrière fulgurante a démarré chez White Cube à Londres. Il organise en février au Kenya un rassemblement intitulé « The Gathering » : à son invitation, de nombreux artistes doivent se réunir pour réfléchir à la façon dont ils peuvent agir et prendre une parole dont on les dépossède le plus souvent... Je pourrais également citer le travail remarquable de Bisi Silva au CCA Lagos ou de la Fondation Zinsou - mais ce qui me touche particulièrement, c'est lorsque cet engagement est porté par les artistes mêmes. Et le nombre de structures créées par des trentenaires et quarantenaires est important : ils ont fait leurs études à Oxford,

«Ce qui m'intéresse, c'est ce que l'artiste nous dit de ce monde, qu'il soit à Lubumbashi, à Nairobi, à Bruxelles ou à Paris»

Cambridge, Stanford, reviennent et investissent sur le continent. Ce qui n'était pas le cas de la génération de leurs parents qui était restée à l'étranger. J'ai confiance en le fait qu'à l'avenir, les choses vont se passer sur ce continent et il faudra compter avec lui dans le marché de l'art.

Est-ce que l'on peut discerner des thématiques abordées plus particulièrement par les jeunes générations ?

Je note plusieurs choses : tout d'abord, ce sont des artistes pleinement engagés dans les questions sociétales. Ils nous rappellent l'importance du collectif, du « faire ensemble » que nous avons complètement oublié dans nos sociétés ultralibérales du chacun pour soi. C'est extrêmement marquant chaque fois que l'on va sur ce continent. Ils sont conscients des enjeux écologiques, ils les vivent : on connaît les dégâts écologiques en Afrique, le raz-de-marée des produits chinois, de très basse qualité. Ils en parlent, les restituent dans des œuvres, les questionnent, mais ne se définissent pas pour autant comme des activistes, ou très peu. Beaucoup refusent d'ailleurs de dire que ce sont des œuvres politiques. Ils créent à partir de ce qu'ils voient, de ce qu'ils constatent, de ce qui les engage dans ce monde. C'est ainsi qu'ils nous touchent, car au fond ce sont des thématiques qui nous concernent tous.

Un autre élément que je trouve notable chez les jeunes artistes qui émergent, c'est la façon qu'ils ont de se réemparer de formes et de matériaux traditionnels en inventant de nouveaux usages dans leurs pratiques artistiques. Ils le font brillamment, comme si, dans ces nouvelles approches, se jouait une forme d'hybridation des enjeux de l'art.

Ce qui m'intéresse enfin, c'est leur capacité à creuser l'histoire, notamment l'histoire contemporaine, et à être critique, par rapport à la colonisation bien sûr, mais aussi par rapport à ce que leurs parents ont fait après : leur inertie, le fait qu'ils aient reproduit les mêmes structures. Ils en subissent les conséquences dans leur quotidien lorsqu'ils décident de rester sur le continent. Ce sont des artistes engagés dans le mouvement du monde : ils le relatent, l'interprètent et le questionnent dans leur travail.

Vous assurez également le commissariat, en parallèle, de l'exposition « Le jour qui vient » à la Galerie des Galeries, consacrée à une jeune génération d'artistes africains et de la diaspora. Quelques mots sur ce projet ?

J'ai choisi ce titre aux multiples niveaux de lectures pour sa poésie et sa puissance d'évocation. Nous en avons parlé avec les artistes : je leur ai simplement donné quelques éléments, des points de départ métaphoriques, des clefs, à charge pour eux d'imaginer ce que cela pouvait signifier et de nous livrer leur vision du « Jour qui vient ». Ce projet a été conçu dans la plus grande liberté quant aux choix des artistes et des œuvres, avec une équipe formidablement engagée et passionnée par ces artistes. Mon espoir est que ce projet contribue à leur visibilité et qu'ils soient davantage présents dans les institutions artistiques françaises ; je rêve du jour où ils seront invités au même titre que les autres. Ce qui m'intéresse, c'est ce que l'artiste nous dit de ce monde. Qu'il soit à Lubumbashi, à Nairobi, à Bruxelles ou à Paris, il l'interprète avec tout ce qui le constitue et donc pas uniquement à travers son origine africaine, ce qui serait une vision totalement réductrice de l'identité. Pour ma part, « Le jour qui vient », c'est celui où, je l'espère, on arrivera à prendre conscience de l'enchevêtrement des cultures, de la complexité du monde et du continent africain. Celui où on l'approchera sans nos certitudes habituelles, mais avec le plaisir de l'imaginaire. C'est là mon objectif, dans mon commissariat pour le focus comme dans les projets spéciaux. Et c'est aussi ce que je voulais faire dans cette exposition-ci qui sera une rencontre avec une toute jeune génération d'artistes.

Propos recueillis par Marylène Malbert

L'Afrique à l'honneur, Art Paris Art Fair, Paris, du 30 mars au 2 avril 2017.

«Le jour qui vient», Galerie des Galeries, Paris, du 28 mars au 10 juin 2017